



Chateaubriand et l'Europe des intellectuels

Fabienne Bercegol

► To cite this version:

Fabienne Bercegol. Chateaubriand et l'Europe des intellectuels. Remigiusz Forycki. L'Europe et ses intellectuels, Wydawnictwa Uniwersytetu Warszawskiego, pp.92-103, 2019, 978-83-235-3814-1. <hal-02554604>

HAL Id: hal-02554604

<https://hal.science/hal-02554604v1>

Submitted on 26 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Chateaubriand et l'Europe des intellectuels

Les voyages de Chateaubriand ainsi que les fonctions d'ambassadeur qu'il a occupées lui ont permis de parcourir l'Europe et de rendre compte, dans ses *Mémoires d'outre-tombe* et dans sa correspondance, de la vie intellectuelle dont il a été le témoin. Ainsi, dans le livre des *Mémoires* qu'il consacre à son ambassade à Berlin en 1821, il mentionne les frères Humboldt, mais c'est surtout le romancier, poète et naturaliste Adalbert de Chamisso, célèbre pour son *Histoire merveilleuse de Peter Schlemihl*, traduite en français en 1822, et pour ses voyages d'exploration en compagnie de Kotzebue, qui est mis à l'honneur dans ces pages où Chateaubriand s'emploie à faire ressortir les points communs de leur destinée d'« exilé[s] voyageur[s] ». Le parallèle esquissé le conduit à citer longuement le poème « Das Schloss Boncourt » en traduction française, dans lequel Chamisso évoque avec tendresse le château perdu de son enfance : nul doute que la proximité sonore de Boncourt et de Combourg ait joué dans l'identification de Chateaubriand au poète se souvenant avec émotion du « Fidèle château de [s]es pères », même s'il s'empresse d'ajouter que, pour sa part, il regrette Combourg « avec moins de résignation ». Comme très souvent sous la plume de Chateaubriand, ce portrait composite fait de fragments biographiques, d'anecdotes et de citations se clôt par un tour épigrammatique qui retient l'attention du lecteur, lorsqu'il précise qu'à la place de Peter Schlemihl, c'est son corps et non son ombre qu'il aurait vendu au diable, puis par une image poétique, bel exemple de clausule élégiaque de chapitre qu'affectionne le mémorialiste : « Je me souviens de Chamisso comme du souffle insensible qui faisait légèrement fléchir la tige des brandes que je traversai en retournant à Berlin¹ ». Opérant un décrochage narratif par rapport au récit biographique qui précédait, la clausule fait place à la figuration du souvenir au moyen d'une comparaison qui renoue avec l'imagerie de la vanité pour dire la fragilité des êtres que l'on a côtoyés et l'évanescence de la trace qu'ils ont laissée dans notre mémoire.

Au fil des livres des *Mémoires d'outre-tombe*, on trouve donc régulièrement des portraits des grandes figures d'écrivains, d'artistes et de savants que Chateaubriand a rencontrés, dans lesquels il s'emploie à cerner leur personnalité et à commenter leur œuvre ou leurs découvertes, sans oublier de préciser les liens, le plus souvent compliqués, qu'ils ont entretenus avec le pouvoir dans leur pays, le rôle politique qu'ils ont pu avoir et la place qu'ils ont prise dans les débats de leur temps². Ainsi ne manque-t-il pas de noter que Guillaume de Humboldt vit retiré et se réfugie dans l'enquête philologique, parce qu'il est « suspect au gouvernement à cause de ses opinions³ », ce qui, nous allons le voir, est le cas de la plupart des hommes de lettres et de sciences qu'il mentionne. Quant à Chamisso, sa condition d'émigré nostalgique du pays natal rappelle que le poète ne peut plus espérer vivre à l'écart des crises de l'Histoire, qui influencent fatalement son inspiration. Mais Chateaubriand va plus loin, en considérant qu'il est désormais du devoir de l'écrivain de prendre activement part à la vie politique de son pays. C'est que, en cela très représentatif des écrivains de sa génération qui ont traversé la Révolution, Chateaubriand est convaincu que, par les liens qu'elle a tissés entre

¹ Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. J.-C. Berchet, Paris, Classiques de Poche, t. III, p. 76-80 (abréviation utilisée désormais : MOT). Pour une analyse détaillée des fins de chapitres ou de paragraphes, voir l'article de Jean-Marie Roulin, « La clausule dans les *Mémoires d'outre-tombe* », dans *Chateaubriand mémorialiste*, textes réunis par J.-C. Berchet et Ph. Berthier, Genève, Droz, 2000, p. 187-204.

² Voir notre ouvrage, *La Poétique de Chateaubriand : le portrait dans les Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Champion, 1997.

³ Chateaubriand, MOT, t. III, p. 76.

le politique et le littéraire, par l'exemple qu'elle a donné de l'efficacité politique de la parole à travers la renaissance de l'art oratoire, la Révolution a mis fin au règne des belles-lettres, dans le sens où elle a sonné le glas d'une littérature « isol[ée] au milieu des affaires humaines ». Il a conscience que s'est forgé dans ces années charnières le concept d'une écriture militante, dont les choix esthétiques procèdent d'un projet politique et redéfinissent le statut de l'écrivain dans la Cité. Il l'affirme du reste dans le discours qu'il rédige en mars 1811 en vue de sa réception à l'Académie : la Révolution a mis fin aux temps de paix et de « bonheur » pendant lesquels les écrivains, encore dégagés de toute responsabilité envers la société, pouvaient « se livrer à des discussions purement académiques » et passer « une vie frivole à s'occuper de chicanes grammaticales, de règles de goût, de petites sentences littéraires ». Désormais moins heureux, mais moins futile, l'écrivain que la crise révolutionnaire a de toute façon interrogé, parfois même impliqué, doit avoir le droit « d'examiner le côté sérieux des objets⁴ ». De *l'Essai sur les révolutions* aux *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand part en guerre, exemples célèbres à l'appui, contre l'« imbécile opinion moderne » qui sépare « les talents littéraires » des « talents politiques » et qui se persuade qu'un écrivain ne saurait s'y connaître en « économie politique » ou en diplomatie⁵. C'est notamment le cas dans le chapitre intitulé « Présomption » des *Mémoires*, dans lequel il rappelle que « la plupart des grands écrivains de l'Antiquité, du Moyen Âge, de l'Angleterre moderne, ont été de grands hommes d'État, quand ils ont daigné descendre jusqu'aux affaires », avant de conclure en s'insurgeant encore une fois contre les « sots de France, espèce particulière et toute nationale » qui s'obstinent à faire du « talent littéraire » « un obstacle au succès politique » et qui préfèrent par exemple renvoyer Lamartine à ses vers⁶. C'est pourquoi, lorsqu'il veut rendre hommage aux membres de l'Académie, il ne se contente pas de vanter leur art, mais il fait aussi l'éloge de leur dévouement à la cause publique et de leur succès en politique intérieure ou étrangère. C'est pourquoi surtout, lorsqu'il écrit ses mémoires, il raconte sa double vie d'homme d'État et de grand écrivain, de manière à prouver qu'il a su être l'un de ces descendants d'Achille, qui, n'en déplaise à ses compatriotes, « manient, comme ce héros, la lyre et l'épée⁷ ».

On ne sera donc pas étonné que, dans la « Préface testamentaire » par laquelle il comptait ouvrir ses *Mémoires*, il mette en avant la chance extraordinaire qui lui a été donnée de se retrouver aux affaires en même temps que d'autres hommes de lettres participant au gouvernement d'autres pays :

J'ai fait partie d'un triumvirat qui n'avait point eu d'exemples : trois poètes opposés d'intérêts et de nations se sont trouvés, presque à la fois, ministres des affaires étrangères, moi en France, M. Canning en Angleterre, M. Martinez de la Rosa en Espagne⁸.

Et plus loin, il évoque encore avec nostalgie les siècles passés, Moyen Âge et Renaissance, au cours desquels « les premiers génies des lettres et des arts participèrent au mouvement social » et pouvaient « chant[er] et écri[re] au milieu des pèlerinages et des combats⁹ ». C'est cette figure idéale de l'écrivain ou de l'artiste en prise directe avec le monde, qui accepte des charges politiques importantes ou du moins qui ne reste pas en retrait, qui prend part aux luttes du moment et qui sait au besoin s'opposer de toute la force de ses actions et de sa

⁴ *Ibid.*, t. II, p. 784.

⁵ Chateaubriand, *Essai sur les révolutions*, éd. M. Regard, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1978, p. 111, 151 (Notes de 1826).

⁶ Chateaubriand, MOT, t. III, p. 408, 410.

⁷ *Ibid.*, t. II, p. 785.

⁸ *Ibid.*, t. I, p. 756.

⁹ *Ibid.*, t. I, p. 758.

parole aux agissements d'un ennemi extérieur ou d'un tyran qu'il se plaît à retrouver lorsqu'il parcourt l'Europe ou lorsqu'il revient sur son Histoire récente. Ainsi en va-t-il dans le long chapitre des *Mémoires* dans lequel il raconte les hauts faits des intellectuels, professeurs et poètes, qui se sont illustrés en 1813 par leur engagement contre les troupes napoléoniennes lors de la campagne de Saxe, autrement nommée, précise-t-il, « la *campagne de la jeune Allemagne* ou *des poètes* ». Chateaubriand, qui n'a pas oublié qu'il s'est lui-même élevé contre l'Empereur dans un article retentissant dénonçant, après l'exécution du duc d'Enghien, son comportement de tyran et qui se montre toujours prêt à défendre la liberté des peuples, commence par dire son « désespoir » de se retrouver dans la situation de devoir faire l'éloge de ceux qui font « couler » le sang de ses compatriotes, et de fait, c'est très vite l'« intérêt » et même l'enthousiasme qui prend le dessus et qui le conduit à célébrer « cette généreuse jeunesse saisissant l'épée au nom de l'indépendance ». S'arrêtant sur la réaction des universités d'Allemagne, il prend soin de citer des extraits de la *Germanie* de Tacite pour prouver que les étudiants qui s'engagent pour courir « à la délivrance de la patrie » ont en eux l'étoffe des héros de l'Antiquité et ont donc su garder la même énergie guerrière. Deux figures se détachent surtout de son récit : d'abord celle de Fichte, dont il rapporte dans une mise en scène frappante la décision exemplaire de joindre l'acte à la parole, en l'occurrence d'interrompre un enseignement sur la notion de « devoir » pour aller immédiatement s'enrôler dans l'armée :

Le professeur Fichte faisait à Berlin, en 1813, une leçon sur le *devoir* ; il parla des calamités de l'Allemagne, et termina sa leçon par ces paroles : « Le cours sera donc suspendu jusqu'à la fin de la campagne. Nous le reprendrons dans notre patrie devenue libre, ou nous serons morts pour reconquérir la liberté ». Les jeunes auditeurs se lèvent en poussant des cris : Fichte descend de sa chaire, traverse la foule, et va inscrire son nom sur les rôles d'un corps partant pour l'armée.

Chateaubriand ne commente pas davantage, mais on devine son admiration face au courage du professeur qui sait ne pas parler en vain et qui s'engage réellement pour la défense de ses idéaux. Mais Fichte n'est pas le seul à incarner « l'intelligence » qui « descend dans la lice contre la force brutale ». Le poète viennois Charles-Théodore Koerner, qui avait rejoint le régiment des Chasseurs volontaires de Lützow et qui mourut au combat, est également mis à l'honneur dans ce chapitre qui célèbre en lui le nouveau Tyrtée, capable de galvaniser les troupes par ses chants martiaux, comme par ce dialogue du Cavalier et de son épée longuement cité par Chateaubriand. En ce jeune homme qui compose son hymne « au bivouac » revit vraiment l'idéal du poète combattant des siècles passés, s'adonnant à la Muse au plus fort de l'action, que Chateaubriand avait célébré, entre autres textes, dans la « Préface testamentaire ». On note toutefois que, si la suite du chapitre continue d'évoquer avec beaucoup d'émotion ces « écoliers-soldats, avec leurs professeurs-capitaines » qui donnèrent leur vie pour défendre leur patrie, la fin est nettement moins en faveur de l'Allemagne contemporaine que Chateaubriand accuse d'avoir oublié le nom de ceux qui lui assurèrent l'indépendance, ce qui lui fournit une nouvelle occasion de fustiger l'ingratitude des rois et des gouvernants en général à l'égard de ceux qui se dévouent pour eux¹⁰.

Côté français, il revient à Germaine de Staël d'incarner dans les *Mémoires d'outre-tombe* l'opposition des milieux intellectuels à Napoléon. Certes, lorsqu'il parle de la vie de la célèbre exilée à Coppet, Chateaubriand qui, il faut le reconnaître, aime à faire remarquer qu'il a connu pire et ne se montre pas toujours très compatissant, ne manque pas d'abord de suggérer que les plaintes de Germaine de Staël quant à son bannissement sont quelque peu exagérées.

¹⁰ *Ibid.*, t. II, p. 532-538.

L'ironie fuse lorsque, se souvenant d'une visite qu'il lui fit en 1805, il se moque de ce malheur qui consistait à « avoir de la gloire, des loisirs, de la paix, dans une riche retraite à la vue des Alpes », avant de conclure qu'« il est fâcheux d'être atteint d'un mal dont la foule n'a pas l'intelligence ». Chateaubriand va même jusqu'à lui faire l'éloge de l'isolement dont elle souffre en le lui présentant comme un « moyen précieux d'indépendance et de bonheur¹¹ », ce qui, il l'avoue, n'est pas du goût de la châtelaine qui se sent blessée par ses propos. Il oppose ce faisant deux tempéraments, celui de Germaine de Staël, dont il met en avant le goût de la société et de ses plaisirs, le besoin de briller, et le sien, plus farouche, plus sauvage, qui s'épanouit dans la solitude. Ce n'est du reste pas la première fois qu'il éprouve le besoin de prendre ses distances par rapport à des hommes ou à des femmes de lettres à qui il reproche de trop aimer le monde : Voltaire est la cible de la même ironie, lui qu'il dépeint en « homme des trompettes » qui préféra toujours la cour des princes de la terre à l'humble beauté des environs de Ferney, à laquelle il se montre pour sa part au contraire très sensible¹². Son jugement sur Germaine de Staël va toutefois évoluer, au fur et à mesure qu'elle lui apparaît comme la figure de proue de la résistance intellectuelle à Napoléon. On remarque ainsi qu'elle est citée en bonne place dans le vibrant hommage qu'il rend aux « nobles âmes » qui ont eu le courage de ne pas céder, même lorsqu'il y avait danger à ne pas le faire, et surtout même lorsqu'il y avait tant de récompenses à attendre d'une attitude soumise :

Honneur donc aux La Fayette, aux de Staël, aux Benjamin Constant, aux Camille Jordan, aux Ducis, aux Lemercier, aux Lanjuinais, aux Chénier, qui, debout au milieu de la foule rampante des peuples et des rois, ont osé mépriser la victoire et protester contre la tyrannie¹³ !

Seule femme citée dans cette liste, Germaine de Staël force l'admiration de celui qui sait, pour l'avoir lui-même expérimenté, quel courage il faut pour se dresser contre le tyran et pour oser longtemps lui tenir tête. Elle devient le symbole de l'intellectuel que le pouvoir méprise, ou plutôt dont il se garde de reconnaître les compétences, car il ne supporte pas cette prétention à penser le monde, et encore moins à en diriger les affaires, qu'il prend pour de la rivalité. C'est le cas de Bonaparte, comme l'écrit Chateaubriand, qui « se croyait bravé par tout ce qui avait quelque grandeur indépendante » et qui ne pouvait supporter cette « familiarité de l'intelligence qui se place au niveau du maître de l'Europe¹⁴ ». Si le cas de Germaine de Staël prend sous sa plume une dimension exemplaire, c'est donc bien, comme l'explique Stéphanie Tribouillard, parce qu'elle « incarne ce que le pouvoir abusif ne peut comprendre : la nécessaire souveraineté de l'écrivain qui le pousse légitimement à traiter, dans le respect, mais d'égal à égal, avec le pouvoir¹⁵ ». Ce sont cette reconnaissance refusée des mérites de l'homme ou de la femme de lettres ainsi que les tracasseries de tous ordres que lui vaut l'indépendance de sa pensée qui retiennent surtout l'attention de Chateaubriand et qui le conduisent à placer Germaine de Staël au cœur de son propre combat en faveur des libertés et de la promotion sociale, politique, de l'écrivain. On remarque par contre qu'il s'intéresse beaucoup moins dans ses *Mémoires* au rayonnement européen dont a bénéficié ce que l'on a appelé le « groupe de Coppet ». On ne trouvera pas sous sa plume l'équivalent du commentaire admiratif de Stendhal notant en juillet 1817, en dépit de ses fortes et constantes réserves à l'encontre de l'œuvre de Germaine de Staël et notamment de son style enflé, que se réunissaient à Coppet les « états

¹¹ *Ibid.*, t. II, p. 227.

¹² *Ibid.*, t. IV, p. 46.

¹³ *Ibid.*, t. II, p. 572-573.

¹⁴ *Ibid.*, t. III, p. 232-233.

¹⁵ Stéphanie Tribouillard, *Le Tombeau de Madame de Staël. Les discours sur la postérité staëlienne en France (1817-1850)*, Genève, Slatkine, 2007, p. 861.

généraux de l'opinion européenne », soit une assemblée qui n'avait jamais eu sa pareille, regroupant les plus grands esprits pour débattre librement des « plus grandes questions de la morale et des arts¹⁶ ». Chateaubriand ne décrit pas dans le détail la sociabilité intellectuelle si originale et si féconde qui a été expérimentée à Coppet¹⁷. Il en garde pour l'essentiel l'esprit de résistance, qui suffit à ses yeux, en dépit de leurs divergences idéologiques, à classer celle qui a animé ce foyer de discussions parmi les grands représentants des intellectuels de son temps.

On aurait tort de penser que la situation des hommes de lettres est meilleure dans l'Europe que parcourt Chateaubriand dans les années 1830. C'est que l'Europe passée sous la férule autrichienne qu'il découvre alors est une Europe mise au pas et surveillée, où la présence policière est partout, où l'on ne circule que dûment muni de passeports et de visas, et où tout passage de frontières devient une épreuve. Chateaubriand dans ses *Mémoires* comme Stendhal dans *La Chartreuse de Parme* ont su tirer le meilleur parti comique des scènes mettant aux prises le voyageur avec le douanier soupçonneux¹⁸, mais tous deux n'en reconnaissent pas moins dans ces contrôles rigoureux l'outil dangereusement performant dont a su se doter un État policier et bureaucratique pour surveiller les déplacements sur le territoire. Tous deux y voient l'avènement d'une nouvelle forme de despotisme, moins violent mais plus insidieux, qui se sert du militaire devenu gendarme ou douanier pour instaurer un « univers carcéral de règlements à respecter, de visas à obtenir, de passeports à présenter, dans lequel rien ne pourra plus se faire sans autorisation¹⁹ ». On se doute que, dans cet espace européen devenu si accueillant, où « la vexation pour les passeports est aussi stupide que brutale²⁰ », comme le constate encore Chateaubriand à Milan, les lettres et les arts sont particulièrement surveillés, et durement punis ceux qui osent se rebeller contre la puissance dominante. C'est ce que va illustrer Chateaubriand en revenant à plusieurs reprises sur l'agonie intellectuelle et artistique de l'Italie, passée sous domination autrichienne. Ainsi, en route pour Ferrare, il se plaît à énumérer quelques-uns des hommes célèbres qui « ont été enfantés par cette terre des Muses », mais un mouvement qui est familier à la pensée du mémorialiste le fait passer du positif au négatif, du plein au vide²¹, et en l'occurrence de l'éloge au chant de deuil, car, après avoir rendu hommage à toutes ces gloires, il fait la liste de ceux qu'il n'a pas connus ou n'a pas pu rencontrer, ce qui le conduit à nommer « Pellico et Manzoni », immédiatement désignés comme les « rayons d'adieux de la gloire italienne²² ». De même, dans la « Préface testamentaire », lorsqu'il veut rendre compte du vide qui s'est fait autour de lui, il est significatif qu'il choisisse d'abord de parler du cas italien, de ce pays qui ne conserve plus « de ses jours brillants » « que Pindemonte et Manzoni », parce que, certes, de grands noms, Alfieri, Canova, Monti, « ont disparu », mais aussi parce que « Pellico a usé ses belles années dans les cachots du Spielberg » et que, comme le prouve son histoire, « les talents de la patrie de Dante sont condamnés au silence, ou forcés de languir en terre étrangère²³ ».

¹⁶ Stendhal, *Rome, Naples et Florence en 1817*, in *Voyages en Italie*, éd. V. Del Litto, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1973, p. 155 (6 août 1817).

¹⁷ Voir Étienne Hofmann et François Rosset, *Le Groupe de Coppet*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2005.

¹⁸ Voir notre article, « L'ambassadeur, le fugitif et le douanier : passages de frontières dans *La Chartreuse de Parme* et dans les *Mémoires d'outre-tombe* », in *Frontières et Seuils, Eidôlon*, textes réunis par Joëlle Ducos, n° 67, 2004, p. 235-249.

¹⁹ Jean-Claude Berchet, « L'Europe prisonnière », in *Chateaubriand – Paris – Prague – Venise*, textes réunis par Ph. Berthier, *Cahier romantique* n° 7, Clermont-Ferrand, 2001, p. 7-23 (p. 20 pour la citation).

²⁰ Chateaubriand, MOT, t. IV, p. 385.

²¹ Voir Jean-Marie Roulin, « Le travail de la négation. L'ombre et le reflet », in *Chateaubriand e i Mémoires d'outre-tombe*, Edizioni ETS, Slatkine, 1998, p. 129-145.

²² Chateaubriand, MOT, t. IV, p. 430-431.

²³ *Ibid.*, t. I, p. 757.

Un nom revient dans ce tableau, celui de Silvio Pellico, que Chateaubriand, à l'instar de ses contemporains, et notamment de Stendhal, érige en symbole du destin tragique de l'Italie et du régime de terreur que fait régner l'Autriche à travers ses prisons où elle laisse croupir ses opposants. Car après les postes frontières aux contrôles tatillons, ce sont bien par les prisons rendues célèbres par leurs conditions de détention particulièrement dures que l'Europe aux couleurs de l'Autriche se distingue, si bien que ces prisons deviennent un lieu de pèlerinage obligé pour les voyageurs qui souhaitent au contraire rendre hommage à ceux qui ont eu le courage de refuser l'oppression et qui y ont été enfermés. Chateaubriand est de ceux-là : de passage à Venise, il ne manque pas de visiter les « mansardes de l'auteur de *Mie Prigioni* ». L'adresse au lecteur qui introduit ce chapitre²⁴ entièrement consacré au récit de cette visite rend compte de la célébrité acquise par Silvio Pellico grâce à l'énorme succès de son livre, qui fut l'un des ouvrages les plus vendus en France dans les années qui suivirent sa publication en 1832, dans la mesure où Chateaubriand présente cette démarche comme allant de soi : « Vous pensez bien qu'à Venise je m'occupais nécessairement de Silvio Pellico ». La description qui suit est destinée à vérifier l'exactitude du témoignage laissé par le détenu : Chateaubriand prend plaisir à s'identifier à lui et à attester la vérité de tous les détails qu'il a donnés sur la vue qu'il avait depuis sa fenêtre. Mais il constate que ces « chambres » sont désormais « abandonnées », ce qui ramène sous sa plume le commentaire habituel sur l'errance qu'est la vie des hommes, incapables de trouver le repos et de se fixer ici-bas, « pas même dans les prisons ». Toutefois, il ne s'en tient pas à cette réflexion générale sur l'instabilité de la condition humaine, qui est une nouvelle variation sur le thème de la vanité. De fait, s'il commence par faire l'éloge en des termes très stendhaliens de la beauté de ces chambres qui, grâce à leur situation élevée, « ont de l'air, une vue superbe », ce qui les rend dignes d'être « prisons de poète », il revient vite à la réalité du pouvoir oppressif dont elles sont l'instrument et, en une série de phrases exclamatives qui disent son indignation, il s'insurge contre le sort fait à Pellico, contre « la sentence à mort pour opinion spéculative », contre « les cachots moraves » où furent inutilement englouties « dix années de la vie, de la jeunesse et du talent », et même contre les « cousins », ces moustiques dont Pellico se plaint et dont lui-même dit être importuné à l'hôtel où il est descendu. Ce détail lui permet d'amorcer un parallèle qui peut faire sourire, dans la mesure où Chateaubriand en profite pour faire remarquer qu'il a lui aussi connu la prison, lorsqu'il fut incarcéré à la Conciergerie à Paris en 1832, pour son soutien – réservé – à la duchesse de Berry. Il tient à faire remarquer qu'il y était « plus mal logé que Pellico ne l'était dans son belvédère du palais ducal », puisqu'il était « obligé de monter sur une table pour jouir de la lumière » : il est vrai qu'il dut rester quelques heures dans une cellule particulièrement désagréable, mais où, finalement, il ne fut « point du tout malheureux²⁵ », puisqu'il s'arrangea pour composer des vers et que, de toute façon, il en sortit très vite pour être recueilli par le préfet de police lui-même qui lui offrit de le loger. On peut donc trouver la comparaison excessive, mais elle traduit bien son inquiétude de voir tous les pouvoirs pratiquer la même politique d'intimidation et prendre plaisir à « plonge[r dans leurs] geôles²⁶ » tous ceux qui leur résistent, transformant ainsi l'Europe en un vaste espace carcéral. Et l'on comprend bien qu'en racontant dans ses *Mémoires* les visites rendues en prison à Lamennais ou à Armand Carrel, il entend montrer que la monarchie de Louis-Philippe n'est pas en reste dès lors qu'il s'agit de reléguer « aux ténèbres d'une geôle le reste des hommes supérieurs dont elle ne peut ni juger le mérite ni soutenir l'éclat²⁷ ». Pour ce qui est de Pellico, la suite a beau être plus légère, puisque Chateaubriand fait rechercher Zanze, la fille du geôlier dont le prisonnier se

²⁴ Duquel sont tirées toutes les citations qui suivent, *ibid.*, t. IV, p. 400-402.

²⁵ *Ibid.*, t. IV, p. 119.

²⁶ *Ibid.*, t. IV, p. 138.

²⁷ *Ibid.*, t. IV, p. 593.

serait épris, et s'amuse à comparer la version romanesque de leurs amours laissée par le détenu à la réfutation rédigée par la jeune femme, avant de trancher en faveur de la « Zanze selon les Muses²⁸ », l'obsession carcérale reprend vite le dessus, parce que Chateaubriand doit de nouveau affronter la police autrichienne pour des problèmes de visas et craint toujours d'être arrêté²⁹, mais aussi parce que, où qu'il aille, tout lui rappelle la politique de terreur qui s'est abattue sur l'Italie. À peine a-t-il quitté Venise et découvert sur les pas de Pellico « les prisons où la matérielle Autriche essaye d'étouffer les intelligences italiennes³⁰ », qu'il retombe à Ferrare sur la même effrayante réalité, puisqu'il trouve la ville « déshabitée », privée « de ses femmes, de ses plaisirs et de ses poètes », et placée désormais « sous le joug d'une garnison d'Autrichiens », qui lui donne le « visage d'un persécuté ». Le pire est qu'il constate que, pour tout monument, sort de terre « un tribunal criminel, avec des prisons non achevées », qui annoncent d'autres arrestations pour contenir les jeunes talents italiens un peu trop indociles : « Qui mettra-t-on dans ces cachots récents ? la jeune Italie³¹ », répond-il, consterné.

Il n'est bien sûr pas indifférent que « ces geôles neuves » que l'on prépare à Ferrare « touchent à l'ancien cachot du chantre de la *Jérusalem*³² », auquel Chateaubriand consacre tout le chapitre suivant. S'il avait déjà dans le *Génie du christianisme* rendu hommage à son chef-d'œuvre, érigé en modèle de la poétique chrétienne qu'il voulait promouvoir, le but est ici différent, dans la mesure où c'est la vie du Tasse qui retient son attention. Chateaubriand se lance en effet dans un long récit biographique qui fait ressortir toutes les épreuves traversées par le poète. Quoique tout à fait conscient du peu de fiabilité des sources qui sont à sa disposition pour écrire cette vie³³, Chateaubriand s'en tient comme ses contemporains à cette version qui écarte les témoignages plus critiques à l'encontre du Tasse, notamment celui de Montaigne, mais qui a l'avantage d'organiser cette vie en un destin tragique exemplaire de la condition du poète ici-bas, quels que soient le lieu et le moment. Car comme les autres auteurs de son temps, Chateaubriand se sert de ce récit pour héroïser le Tasse et surtout pour conférer aux malheurs de son existence une valeur prémonitoire, pour autant qu'ils annonceraient les revers et les souffrances qui doivent fatalement frapper l'écrivain, l'artiste où qu'il soit, dans la mesure où il a toutes les chances d'attiser la jalousie par son talent et d'être suspect aux yeux du pouvoir qui se méfie toujours de ceux qui pensent³⁴. Très proche du diagnostic établi dans les mêmes années par Vigny dans *Stello* (1832) qui illustre à travers trois histoires se déroulant sous des régimes politiques différents l'inévitable conflit entre l'homme de lettres et le pouvoir, Chateaubriand le rejoint encore en brossant plus généralement le portrait du génie forcément incompris de son vivant, en butte à l'animosité d'une foule envieuse et ingrate, qui reconnaîtra trop tard, lorsqu'il aura disparu, tout ce qu'il lui avait apporté. On sait que cette destinée sacrificielle du génie suivie d'une reconnaissance posthume conduit Chateaubriand à l'identifier au Christ « méconnu, persécuté, battu de verges, couronné d'épines, mis en croix pour et par les hommes », qui « meurt en leur laissant la lumière et ressuscite adoré³⁵ ». Et de fait, si toutes les occasions sont bonnes pour fustiger les persécuteurs des talents, Chateaubriand ne manque pas non plus de rappeler que ce sont finalement eux qui ont le dernier mot et qui humilient leur tyran, parce qu'on se souvient de leur œuvre alors que la vie de leurs oppresseurs est

²⁸ *Ibid.*, t. IV, p. 467.

²⁹ *Ibid.*, t. IV, p. 471 : « Toute ma crainte était qu'une fine mouche de la police autrichienne ne mît des obstacles au visa ».

³⁰ *Ibid.*, t. IV, p. 406.

³¹ *Ibid.*, t. IV, p. 432-433.

³² *Ibid.*

³³ « Je sais qu'on élève des doutes assez fondés sur l'identité des lieux ; mais, comme tous les vrais croyants, je nargue l'histoire », note-t-il par exemple, *ibid.*, t. IV, p. 446.

³⁴ Voir Clélia Anfray, « Le Tasse disparu. Fin d'un mythe romantique », *Romantisme*, n° 148, 2010, p. 145-156.

³⁵ Chateaubriand, MOT, t. IV, p. 447.

oubliée, et que tout ce qui a trait à leur martyre devient l'objet d'un culte, comme le prouvent les pèlerinages très courus sur les lieux de détention du Tasse ou de Pellico. S'il est lucide sur les rivalités qui peuvent exister entre créateurs³⁶, il tient en outre à noter la solidarité qui s'établit entre eux dans leur infortune, à l'image de Camoëns terminant lui aussi sa vie « dans un hospice à Lisbonne » et consolé sur le « grabat » où il agonise par les vers plein d'admiration que lui adresse Le Tasse et que cite Chateaubriand. Ainsi voit le jour entre « l'auteur captif de la Jérusalem » et « l'auteur mendiant des *Lusiades*³⁷ » une identité de destinée qui scelle l'alliance du génie et du malheur, mais dans un rapport fraternel que Chateaubriand s'emploie à prolonger à sa manière, en citant ceux qui, comme Goethe envers le Tasse, continuent de siècle en siècle à leur rendre hommage et à faire vivre leur mémoire.

Sans doute pourrait-on conclure ce parcours en faisant remarquer que toutes les épreuves traversées par ces grands écrivains en conflit avec le pouvoir, emportés dans les grandes crises de l'Histoire, ont finalement nourri leur talent et garanti la lucidité, l'indépendance qui font la grandeur de la pensée. Chateaubriand en est convaincu, lui qui se plaît à souligner que le renouveau littéraire au seuil du XIX^e siècle est venu d'hommes et de femmes (Germaine de Staël) qui avaient comme lui connu le traumatisme de la Révolution puis les souffrances de l'émigration ou de l'exil³⁸. Et c'est du reste aussi pour cela qu'il lui conseillait de ne pas trop se plaindre de la retraite à laquelle elle était contrainte. Mais si tout n'est pas négatif, du moins du point de vue de la création, dans cette confrontation avec les violences de l'Histoire et dans ce rapport de force qui s'établit avec les gouvernants, on note pourtant que l'inquiétude de Chateaubriand grandit, car il semble croire de moins en moins en la capacité de l'Europe à produire de nouvelles élites intellectuelles. En effet, adoptant la posture du témoin ultime qui lui est chère, il constate à plusieurs reprises qu'il est le seul des grands noms des lettres et des arts de son temps à avoir survécu, et il ne mentionne pas de relève. Cette tendance à mettre en scène son isolement en attirant l'attention sur le vide progressif qui s'est fait autour de lui est présente dès la « Préface testamentaire » où, après avoir énuméré tous ceux qui sont déjà morts ou qui ont été privés de liberté, il se reconnaît pour mission celle « d'enterrer [s]on siècle » et se compare à un vieux prêtre chargé de sonner la cloche « avant de tomber lui-même, lorsque le dernier citoyen aurait expiré³⁹ ». Cette position de dernier représentant des grands écrivains est bien sûr avantageuse et ne peut que satisfaire son orgueil, mais on aurait tort de s'en tenir à cette explication par la fatuité, car elle renvoie chez lui à une angoisse très profonde, liée, comme d'habitude sous sa plume, à la déploration de la brièveté des vies humaines et à la vanité de tout ici-bas, y compris de la gloire la plus fondée, mais aussi à la crainte de voir l'Europe s'engager dans une organisation politique et sociale de moins en moins propice à l'épanouissement de grands talents. Car à l'influence néfaste des souverains tyranniques qui persécutent écrivains et artistes dont ils ne peuvent supporter la liberté de pensée et de création, Chateaubriand a de plus en plus peur que se substitue un pouvoir tout aussi dangereux et tout aussi fatal, celui d'une société démocratique travaillée par la passion de l'égalité, que son esprit niveleur rend hostile à l'émergence d'hommes et de femmes supérieurs par leurs talents.

Bibliographie

Sources

Chateaubriand, François René de, *Mémoires d'outre-tombe*. Éd. Jean-Claude Berchet. Paris, Classiques de Poche, 1989-1998, 4 vol.

³⁶ *Ibid.*, t. I, p. 728.

³⁷ *Ibid.*, t. IV, p. 439-440.

³⁸ *Ibid.*, t. II, p. 76.

³⁹ *Ibid.*, t. I, p. 757.

Chateaubriand, François René de, *Essai sur les révolutions*. Éd. Maurice Regard, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1978.

Stendhal, *Rome, Naples et Florence en 1817*, in *Voyages en Italie*. Éd. V. Del Litto, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1973.

Ouvrages critiques

Anfray, Clélia, « Le Tasse disparu. Fin d'un mythe romantique », *Romantisme*, n° 148, 2010, p. 145-156.

Bercegol, Fabienne : *La Poétique de Chateaubriand : le portait dans les Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Champion, 1997.

Bercegol, Fabienne, « L'ambassadeur, le fugitif et le douanier : passages de frontières dans *La Chartreuse de Parme* et dans les *Mémoires d'outre-tombe* », in *Frontières et Seuils, Eidôlon*, textes réunis par Joëlle Ducos, n° 67, 2004, p. 235-249.

Berchet, Jean-Claude, « L'Europe prisonnière », in *Chateaubriand – Paris – Prague – Venise*, textes réunis par Philippe Berthier, *Cahier romantique* n° 7, Clermont-Ferrand, 2001, p. 7-23.

Hofmann, Étienne et Rosset, François : *Le Groupe de Coppet*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2005.

Roulin, Jean-Marie, « Le travail de la négation. L'ombre et le reflet », in *Chateaubriand e i Mémoires d'outre-tombe*, Edizioni ETS, Slatkine, 1998, p. 129-145.

Roulin, Jean-Marie, « La clause dans les *Mémoires d'outre-tombe* », in Jean-Claude Berchet et Philippe Berthier, *Chateaubriand mémorialiste*, Genève, Droz, 2000, p. 187-204.

Tribouillard, Stéphanie : *Le Tombeau de Madame de Staël. Les discours sur la postérité staélienne en France (1817-1850)*, Genève, Slatkine, 2007.